

LA RELIGION RELIE-T-ELLE LES HOMMES ?

Introduction

La question pose le problème de déterminer quel type de lien les hommes tissent à travers la religion. Le verbe « *relier* » renvoie à l'étymologie du terme *religion* : du latin *religare*, qui veut dire *relier*. Ainsi la religion est « ce qui relie à Dieu ». Mais l'étymologie est incertaine, et on pense aussi que le terme *religion* provienne du verbe *relegare*, qui veut dire *relier*, *interpréter*. En ce sens, la religion est interprétation d'une tradition. À partir de ces deux aspects, on définira la religion comme l'ensemble des croyances et des rites, comportant une dimension subjective (sentiment religieux, foi, etc.) et une dimension objective (cérémonies, institutions, etc.).

Un premier niveau d'exposition du problème concerne donc le lien que les hommes instaurent avec le divin. C'est à partir de cette première hypothèse que l'on pourrait envisager l'idée d'un lien social entre les hommes basé sur la religion. Dans cette progression qui va de la dimension universelle (le besoin humain de rechercher l'absolu) à l'aspect objectif (le lien propre à ceux qui appartiennent à une religion donnée), on peut finalement réfléchir sur la sphère subjective de la religion.

I. La religion comme relation avec l'absolu [universel]

- Les hommes pensent la religion comme une relation avec l'absolu. Dieu est le concept que donne le nomme à cet absolu. La religion a aussi un rapport avec la vérité – une vérité qui est plus de l'ordre du sentiment (le cœur) que de la raison (réf. Pascal, *Pensées*).
- Relation avec l'absolu → principe transcendant (Dieu) ou immanent (la nature), est-on véritablement reliés à ce principe ?
 - si le principe est transcendant, comme pourrait l'être Dieu, il faut considérer qu'il appartient à un ordre de réalité radicalement différent de celui de la sphère humaine (ex. : monothéismes, religions révélées).
 - si le principe est immanent, comme pourrait l'être la nature, on pourrait penser comme dans le cas du panthéisme à une divinité qui est présente dans la nature elle-même (ex. : panthéisme, paganism).
- Réf. : G. W. Hegel, *Leçons sur la philosophie de la religion*

Transition : La religion définie comme relation avec l'absolu (dimension universelle). En ce sens tout homme peut établir une relation avec l'absolu. Toutefois, ce lien est un idéal qui se ne concrétise pas empiriquement. De plus, il existe plusieurs représentations culturelles du divin → interroger la dimension sociale du lien religieux, c'est-à-dire : la religion comme fait social relie-t-elle les hommes entre eux ?

II. Les religions comme fait culturel et fondement du lien entre hommes [général/particulier, objectif]

- Autour des rites et des cultes religieux se crée un lien social qui relie les hommes qui appartiennent à la même confession religieuse (fêtes religieuses, identité culturelle).
- Réf. : É. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*.
- En revanche, l'histoire et notre actualité nous enseignent que les différences religieuses sont souvent à l'origine de conflits (guerres de religion, croisades, persécutions, attentats XXI^e siècle). Même si l'existence de plusieurs confessions religieuses n'est pas un obstacle au dialogue interreligieux

Transition : En tant que fait social, la religion est à la fois le fondement des liens sociaux et la cause des conflits. C'est peut-être une dérive liées aux contingences des faits sociaux et historiques, plus qu'une caractéristique essentielle de la religion. Pourquoi donc la religion continue-t-elle à être présente dans les sociétés humaines ? Y a-t-il des raisons plus profondes, qui mènent à l'intériorité de l'âme humaine ?

III. La religion comme foi est aussi un fait personnel, une manière de se réconcilier à soi-même [singulier, subjectif]

- Le besoin métaphysique de l'humanité comme source des religions (expliquer en analogie avec le besoin physique). Réf. : A. Schopenhauer, « Sur le besoin métaphysique de l'humanité », voir cours VI.
- La foi est un degré de la croyance religieuse. Avoir foi, c'est faire confiance pleinement à Dieu. La foi peut donner de l'espérance (ex. : la vie après la mort) et rendre heureux.
- La foi peut aussi déchirer l'intériorité d'un homme qui ressent la finitude humaine, sa nature pécheresse, et le contraste avec la perfection divine. La religion comme expression d'une névrose et d'un clivage intérieur. Réf. : S. Freud, *L'avenir d'une illusion*.

Conclusion

La religion est un aspect essentiel de l'existence humaine caractérisée par ce besoin métaphysique de chercher et de trouver des réponses sur notre finitude. Toutefois, dans les différentes dimensions qui la concernent, en tant que besoin universel, fait social ou privé, la religion reste l'expression d'un idéal : celui de l'espérance de tisser un lien avec le divin. Concrètement cet idéal montre toute sa contradiction comme le témoigne l'histoire de l'humanité, perpétuellement à la recherche d'un Dieu qui ne s'est jamais manifesté et au nom duquel les hommes n'hésitent pas à s'entre-tuer et à se rendre l'existence insupportable. Néanmoins, le besoin métaphysique qui est à l'origine du questionnement métaphysique et religieux représente un élément fondamental pour l'existence de toute société. Ce besoin universel est l'élément commun à toute croyance religieuse qui rassemble l'humanité sous le signe d'une même condition mortelle – de quoi penser à un idéal de religion universelle, une perspective possible pour toute tentative de dialogue interreligieux.

* * *

Un texte d'histoire des religions

L'homme religieux assume un mode d'existence spécifique dans le monde, et, malgré le nombre considérable des formes historico-religieuses, ce mode spécifique est toujours reconnaissable. Quel que soit le contexte historique dans lequel il est plongé, l'*homo religiosus* croit toujours qu'il existe une réalité absolue, le *sacré*, qui transcende ce monde-ci, mais qui s'y manifeste et, de ce fait, le sanctifie et le rend réel. Il croit que la vie a une origine sacrée et que l'existence humaine actualise toutes ses potentialités dans la mesure où elle est religieuse, c'est-à-dire : participe à la réalité. Les dieux ont créé l'homme et le Monde, les Héros civilisateurs ont achevé la Création, et l'histoire de toutes ces œuvres divines et semi-divines est conservée dans les mythes. En réactualisant l'histoire sacrée, en imitant le comportement divin, l'homme s'installe et se maintient auprès des dieux, c'est-à-dire dans le réel et le significatif. Il est facile de voir tout ce qui sépare ce mode d'être dans le monde de l'existence d'un homme areligieux. Il y a avant tout ce fait : l'homme areligieux refuse la transcendance, accepte la relativité de la « réalité » et il lui arrive même de douter du sens de l'existence.

Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane* [1956]

LA RELIGION RELIE-T-ELLE LES HOMMES ?

I – L'absolu, objet de la religion

Dieu est le commencement et la fin de tout. Dieu est le centre saint qui remplit toutes choses de vie et d'esprit. La religion a son objet à l'intérieur d'elle-même, et cet objet est Dieu; elle est la relation de la conscience humaine à Dieu. L'objet de la religion est purement et simplement par soi-même et pour soi-même, il est le but final absolu en soi et pour soi, ce qui est absolument libre. S'occuper du but final ne peut donc avoir d'autre but final que cet objet même. Toutes les autres fins ne connaissent leur accomplissement qu'en lui. Dans cette occupation, l'esprit se libère de toutes les finitudes ; elle est la vraie libération de l'homme et la liberté même, la véritable conscience de la vérité. Tout se résout en passé; la vie finie semble pareille à un désert de sable ; cette occupation est la conscience de la liberté et de la vérité. Quand elle est dans le sentiment, elle est félicité ; quand elle est activité, elle a à révéler la gloire de Dieu et sa majesté. Ce concept de religion est universel. Cette position, la religion l'a chez tous les peuples et tous les hommes. Partout, cette occupation est considérée comme le dimanche de la vie. Dans cette région de l'esprit coulent en vérité les flots de l'oubli dont s'abreuve la Psyché. Toutes les douleurs du banc de sable de la vie s'évanouissent dans cet éther, que ce soit dans le sentiment de recueillement ou dans celui d'espérance; tout se résout en passé. Dans la religion se dissipent tous les soucis, l'homme se sent heureux. Toute chose terrestre se dissout en lumière et en amour - vitalité non pas lointaine mais présente, certitude et jouissance. Mais même quand la religion est encore détournée vers le futur, elle rayonne encore, au sein de la vie présente, dans la réalité effective, en laquelle cette image est substance efficace. C'est là le contenu général de la religion parmi les hommes

Georg W. Hegel, *Leçons sur la philosophie de la religion* [1821-1831]

II – La religion comme fait social

Toutes les croyances religieuses connues, qu'elles soient simples ou complexes, présentent un même caractère commun : elles supposent une classification des choses, réelles ou idéales, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de profane et de sacré. La division du monde en deux domaines comprenant, l'un tout ce qui est sacré, l'autre tout ce qui est profane, tel est le trait distinctif de la pensée religieuse [...]. Les choses sacrées sont celles que les interdits protègent et isolent ; les choses profanes, celles auxquelles ces interdits s'appliquent et qui doivent rester à distance des premières. Les croyances religieuses sont des représentations qui expriment la nature des choses sacrées et les rapports qu'elles soutiennent soit les unes avec les autres, soit avec les choses profanes. Enfin, les rites sont des règles de conduite qui prescrivent comment l'homme doit se comporter avec les choses sacrées.

[...] Les croyances proprement religieuses sont toujours communes à une collectivité déterminée qui fait profession d'y adhérer et de pratiquer les rites qui en sont solidaires. Elles ne sont pas seulement admises, à titre individuel, par tous les membres de cette collectivité ; mais elles sont la chose du groupe et elles en font l'unité. Les individus qui la composent se sentent liés les uns aux autres, par cela seul qu'ils ont une foi commune. Une société dont les membres sont unis parce qu'ils se représentent de la même manière le monde sacré et ses rapports avec le monde profane, et parce qu'ils traduisent cette représentation commune dans des pratiques identiques, c'est ce qu'on appelle une Église. Or, nous ne rencontrons pas, dans l'histoire, de religion sans Église. [...] Nous arrivons donc à la définition suivante : *une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent.*

Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* [1912]

III – La dimension psychologique de la religion : entre consolation et névrose

Qui m'accordera de me reposer en toi ? Qui m'accordera que tu viennes dans mon cœur, et que tu l'enivres, afin que j'oublie mes maux, et que j'embrasse mon seul bien, toi ? Qu'es-tu pour moi ? Aie pitié de moi, afin que je parle. Que suis-je, moi-même, pour toi, pour que tu m'ordonnes de t'aimer, et pour t'irriter contre moi si je ne le fais, et me menacer d'immenses malheurs ? Est-ce donc un petit malheur de ne pas t'aimer ? Hélas ! dis-moi, au nom de tes miséricordes, Seigneur mon Dieu, ce que tu es pour moi. Dis à mon âme : « je suis ton salut ». Dis-le de telle manière que je l'entende. Voici devant toi les oreilles de mon cœur, Seigneur ! ouvre-les, et dis à mon âme : « je suis ton salut ». Que je courre derrière cette parole et que je te saisisse. Ne me cache pas ton visage, afin que, dussé-je mourir ou ne pas mourir, je le voie. La demeure de mon âme est étroite, pour que tu y viennes ? Qu'elle soit agrandie par toi. Elle est en ruine ? Répare-la. Elle contient quelque chose qui offense tes yeux ? Je l'avoue et je le sais. Mais qui la purifiera ? A qui d'autre qu'à toi crierai-je : « Purifie-moi, Seigneur, de mes maux cachés, et épargne à ton serviteur ceux qui viennent d'autrui » ? Je crois, et c'est pour cela que je parle. Seigneur, tu le sais. Ne t'ai-je pas déclaré, contre moi-même, mes fautes, mon Dieu, et ne m'as-tu pas pardonné l'impiété de mon cœur ? Je ne conteste pas en justice avec toi, qui es la vérité ; et je ne veux pas me tromper moi-même, de peur que mon iniquité ne se mente à elle-même. Je ne conteste donc pas avec toi, car, si tu as examiné les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui soutiendra cet examen ?

Saint Augustin, *Confessions* [397-400]

Ainsi je suis en contradiction avec vous lorsque, poursuivant vos déductions, vous dites que l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle. Oui, cela est vrai de l'homme à qui vous avez instillé dès l'enfance le doux - ou doux et amer - poison. Mais de l'autre, qui a été élevé dans la sobriété ? Peut-être celui qui ne souffre d'aucune névrose n'a-t-il pas besoin d'ivresse pour étourdir celle-ci. Sans aucun doute l'homme alors se trouvera dans une situation difficile ; il sera contraint de s'avouer toute sa détresse, sa petitesse dans l'ensemble de l'univers ; il ne sera plus le centre de la création, l'objet des tendres soins d'une providence bénéfique. Il se trouvera dans la même situation qu'un enfant qui a quitté la maison paternelle, où il se sentait si bien et où il avait chaud. Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans un univers hostile. On peut appeler cela « l'éducation en vue de la réalité » ; ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès ?

Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, X [1927]